

Cosmographe Productions (France) et Visan (Arménie)

présentent

Ceux du rivage

Un film de Tamara Stepanyan

Durée : 84 minutes

France/Arménie/Liban/Qatar



Ecrit par Jean-Christophe Ferrari et Tamara Stepanyan

Produit par Nathalie Combe et Vigen Stepanyan

Synopsis

Marseille, 2014. Plusieurs dizaines de demandeurs d'asile arméniens tentent de survivre, en attendant que leur requête soit examinée. Pour la plupart, ils ont atterri à Marseille par hasard, au gré des caprices des passeurs. Il est difficile de savoir comment ils sont arrivés exactement. Beaucoup évoquent un long voyage à travers des forêts mais le récit qu'ils en font comporte bien des trous, bien des approximations. Ont-ils été conduits à travers l'Europe à leur insu ? Entretiennent-ils les confusions pour préserver l'avenir ? Difficile de savoir. De leur passé, rien ne filtre de leur propre histoire. Tous ont fui l'Arménie parce que, pour une raison ou pour une autre, ils encouraient un danger d'emprisonnement ou de mort. Un jour, ils ont décidé de partir, ils ont mis quelques affaires dans une valise, payé les passeurs, et laissé derrière eux ce pays, que leur peuple quitte depuis plus de cent ans pour s'installer aux quatre coins du monde... Un pays que tous décrivent comme désert, abandonné par ses habitants, comme vidé de sa sève.

Maintenant ils sont là et ils n'ont pas le choix : ils aimeraient s'engager dans ce nouveau pays, commencer ici leur nouvelle vie, mais doivent d'abord attendre qu'une décision de justice les y autorise.

Contraints à l'immobilité, à l'impuissance, ils vivent dans un entre-deux : entre deux pays, entre deux vies. Dans un temps et un espace abstraits, faits de rien, où leur vie leur échappe totalement. Ils flottent dans les Limbes, de même qu'autrefois les âmes chrétiennes qui n'avaient pas reçu le droit d'entrer au paradis, flottaient dans cet espace intermédiaire – entre le Paradis et l'Enfer.



Partagés entre l'angoisse et le désarroi, découvrant peu à peu une ville où ils ne sont personne, où ils n'ont ni vrai logement, ni travail, ni identité, ils laissent leurs journées s'écouler dans cette attente.

Parmi eux, il y a Margerit, une ancienne enseignante qui aime méditer sur les leçons de vie que la situation lui inspire.

Il y a aussi Samvel, qui fut un acrobate célèbre, Matso, un opposant politique. Vartan, un cameraman blessé, qui n'arrive pas à admettre que plus jamais il ne pourra user de ses jambes solides qui l'ont si souvent tiré des difficultés où son métier le plongeait.

Ils sont là en famille, soudés par la nécessité de s'entraider, de ne pas sombrer pour ne pas entraîner les siens avec soi. Ils vivent d'expédients, au jour le jour, passant leur temps à remplir des documents administratifs auxquels ils ne comprennent pas grand-chose, dans l'espoir que l'un d'eux délivrera enfin le sésame tant attendu. Pendant les semaines, les mois que dure cette épreuve, ils trompent l'attente et l'angoisse dans des gestes infimes qui tentent de faire passer les journées. Mais parfois la peur et la frustration explosent dans des crises de colère ou d'agressivité.

Certaines associations les aident à se nourrir, à se vêtir, à se soigner, à y voir un peu plus clair dans le brouillard où ils se trouvent mais, hélas, ce n'est pas assez : ils se sentent perdus, prisonniers d'un destin sur lequel ils n'ont pas prise. Ils en souffrent jusque dans leur chair : beaucoup sont malades ou handicapés comme s'ils portaient sur leur corps les stigmates d'une existence hors du monde.

Et voilà qu'un jour une décision leur est signifiée. Rares sont ceux qui sont acceptés. La plupart du temps, il faut tenter sa chance une deuxième fois, mais cette fois plus caché, plus menacé, dans une brume plus épaisse encore. Sinon ils partent pour une autre destination, d'autres limbes – l'Allemagne, les Pays-Bas – où ils s'imaginent qu'un sort plus clément leur sera réservé. Parfois aussi ils disparaissent, comme englouti par et dans l'Europe, ce grand trou noir qui, aujourd'hui, aspire tant de migrants...



Note d'intention de la réalisatrice

Le projet de « Ceux du rivage » est né un jour que je sortais de la gare de Lyon-Perrache et que j'ai entendu une langue et des mots familiers ... J'ai décidé de suivre la voix qui parlait ainsi et j'ai découvert que là des centaines d'arméniens, tous demandeurs d'asile, vivaient dans des tentes, des centaines de tentes, entassées dans un jardin clos. Les uns préparaient leur repas, certains s'occupaient de leurs enfants, d'autres faisaient les cents pas en grillant une cigarette. J'ai été bouleversée par ce spectacle. Que faisaient-ils là, si nombreux, dans cet espace hors du monde, dans ces limbes ? Ce sont dans des limbes en effet que vit le demandeur d'asile, des limbes qui rendent indistinctes à la fois sa provenance (qu'est-ce qui le rattache à l'endroit d'où il vient ?) et son point d'arrivée (à quoi ressemble vraiment le pays où il compte s'installer ?). Ils sont partis et ils ne savent ni ce qu'ils peuvent espérer ni à quelle vie s'attendre. Ils attendent, dans la douleur de l'exil, dans la peur de ne pas être accueillis. Ils attendent, portant avec eux à la fois les lieux qu'ils ont quittés et ceux où ils espèrent s'installer.

Alors que je les observais, je songeais à mon propre itinéraire, à mon propre destin. Je suis une arménienne, en exil depuis 18 ans. J'ai quitté mon pays à l'âge de 12 ans. J'ai vécu au Liban pendant dix-sept ans. Lors de chacun de ces déplacements, j'ai cherché un espace auquel appartenir. D'une certaine manière, je suis, moi aussi, « dans les limbes ». Bien que je sois mariée, avec un enfant, établie depuis quelques années en France, je me sens encore et toujours déracinée. Certes, j'ai appris la langue de mon mari et je travaille désormais à Paris. Mais comment cela pourrait-il effacer le passé et les souvenirs des lieux où j'ai habité : l'Arménie que j'ai quittée adolescente, le Danemark, la Corée, le Liban ? Je ne sais même pas quelle langue parler à Thaïs, ma fille de quatre mois. L'Arménien ? Le Français ? J'hésite, je passe de l'un à l'autre, je suis perdue. Ce sont donc à mes propres questions, mes propres doutes, mes propres renoncements que me renvoient leurs questions, leurs doutes, leurs renoncements. Bien sûr, contrairement à eux, j'ai une carte de séjour, mais celle-ci prend fin en août. Viendra alors un temps où je devrai, moi aussi, attendre, ne pas bouger. C'est d'autant plus troublant que je devine, quand je parle avec ces demandeurs d'asile, qu'ils rêveraient d'être dans la situation où je suis...

Alors que je les regardais, alors que je m'interrogeais sur leur destin, je faisais le lien entre leur présence ici et le fait que l'Arménie est désormais un pays déserté, chose qui me frappe chaque fois un peu plus quand j'y retourne. Les rues sont vides, les villages sont vides, les jeunes sont partis, les personnes âgées semblent attendre la mort. Je regardais ces gens sous les tentes avec le sentiment poignant que je connais intimement les paysages et les coutumes qu'ils ont quittés. Je connais leurs traditions, leur cuisine, leurs loisirs, leurs habitudes, leurs chansons, leurs contes, leurs poèmes, leurs superstitions, leurs blagues. Je songeai à mon peuple, ce peuple qui, depuis si longtemps, est dispersé.

On connaît les raisons de la diaspora arménienne : le génocide, les abus du pouvoir Staliniens, l'effondrement du régime soviétique et l'anarchie, économique et politique, qui en suivit. Mais, aujourd'hui, pourquoi cela continue-t-il ?

Marseille

Sa géographie et sa topographie mêmes, évoquent l'idée de transit. Marseille, avec son port et la mer qui borde ses corniches ; Marseille, nichée entre la méditerranée et les collines de l'arrière-pays provençal, incarne un entre-deux ouvert sur l'horizon. Le choix de Marseille s'imposait d'autant plus que c'est un lieu intimement lié à l'histoire de l'Arménie. C'est à Marseille en effet qu'arrivèrent de nombreux exilés fuyant le génocide de 1915. C'est une ville, enfin, qui parle à notre imaginaire puisqu'on nous fait tous lire « Le Comte de Montecristo » à l'école. Tous les demandeurs d'asile arméniens que j'ai rencontré ici m'ont raconté leur émotion en découvrant que le château d'If était à quelques minutes en bateau du Vieux-Port. Marseille est donc une ville mi-imaginaire mi-réelle, une cité constituée de toutes les communautés qu'elle accueille : le lieu parfait pour raconter le temps à la fois précis et ouvert de l'attente, le lieu parfait pour filmer « Ceux du rivage ».

Traitement

Mon voyage en exil

Ceux du rivage est le prolongement de mes films précédents. Mon parcours de cinéaste a débuté en 2009 alors que j'étudiais à l'Ecole Nationale de Cinéma du Danemark. J'ai appris là que ce n'est qu'en plongeant profondément en soi que l'on peut regarder et filmer le monde. A Copenhague, j'ai filmé "Little stones" ("Petites pierres"), un essai poétique de 27', qui s'intéressait déjà aux personnes déplacées, perdues dans des espaces qui ne sont pas les leurs. Je filmais quatre femmes (une coréenne, une indienne, une sud-africaine, une iranienne) qui vivaient dans un pays où elles n'avaient pas choisi de vivre – le Danemark. Quatre femmes qui n'étaient pas maîtresses de leur destinée. Dans ce film, j'ai exploré leur relation à l'espace.

Une fois que ce film a été fini, j'ai commencé à filmer "Embers" ("Braises") dont la réalisation dura de 2009 à 2012. En 2008, ma grand-mère mourut. Et c'était surtout à travers elle que je me sentais liée à l'Arménie. De plus, après sa mort, l'époque où j'avais grandi – celle de l'Arménie Soviétique – commença à décliner, à disparaître. Je pensai que ma relation à mon pays était menacée et que, peut-être, ce serait impossible pour moi de trouver ma place. J'ai tourné "Embers" pour renforcer mon lien à l'Arménie.

Dans "Embers", je voulais capter les dernières traces, les dernières braises d'un temps disparu. Dans "Ceux du rivage", je veux donner une forme cinématographique à une temporalité particulière : la temporalité de l'attente énigmatique et douloureuse des demandeurs d'asile.

Des femmes et des hommes attendent

Matso et Naira attendent... Ils sont en France depuis sept mois, avec leurs deux filles et leur garçon. Ils prennent soin d'un géranium qui fleurit près d'une fenêtre parce qu'ils avaient un grand jardin en Arménie, jardin qui faisait leur joie et dont ils s'occupaient avec beaucoup

d'attention. De leur pays natal ils ont emmené un jeu d'échecs car leur fils y excelle (il participait à des compétitions en Arménie). Aujourd'hui, ils vivent dans un squat car leur première demande d'asile a été rejetée. Ils doivent bien se tenir sous peine d'être chassés par la bande qui dirige le squat. Les escaliers sont branlants, les murs s'effritent, les portes n'ont pas de serrure. Ils ont construit un lit à partir des débris d'une vieille armoire. Ils vivent tous dans la même pièce qui contient un réchaud et cinq lits. Ils se préparent pour faire une deuxième demande. Ils sont très militants et n'auraient jamais quitté leur pays si ce n'était une question de vie et de mort. Matso est oppressé et très remonté contre la situation politique en Arménie. Son cœur se serre quand il en parle. Lui et sa femme ne se plaisent pas vraiment à Marseille : la ville est jolie mais ils ne se reconnaissent pas dans le mode de vie français. Ils n'aimeraient pas que leurs enfants grandissent ici. Ils passent le temps dans la tristesse et l'inquiétude, ayant l'impression de vivre comme des rats. Pourtant, ils aimeraient s'intégrer....

Suzanna et ses trois enfants attendent... Ils sont en France depuis quelques mois seulement. Elle est avec ses trois enfants, Ani 10 ans, Hayk 16 ans et Arman 15. Les garçons sont à un âge critique, où tous les hommes arméniens sont obligés de faire leur service militaire. La plupart d'entre eux sont envoyés à la frontière entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan. Où la guerre n'a jamais cessé. Elle a peur, passe ses nuits devant la fenêtre ouverte, car elle craint de s'étouffer. Alors, qui prendrait soin de ses enfants?

Elle a quitté l'Arménie terrifiée, elle dit qu'elle a toujours vécu dans la peur. Pendant plus de 30 ans, elle a espéré qu'un jour peut-être les choses s'arrangeraient. Elle a perdu deux frères à la guerre et ne pourrait pas supporter l'idée que ses fils soient enrôlés dans l'armée. Elle est patriote et pourrait y aller elle-même en cas de besoin. Mais personne ne touchera ses enfants.



Samvel et Anik attendent... Ils vivent en France depuis 5 mois, avec Armen, leur fils handicapé. De son pays natal, Samvel a apporté beaucoup de photos, notamment des clichés de l'époque où

il était un acrobate célèbre. Il semblait très fier quand il me les a montrées. Ils habitent un hôtel situé au milieu d'un marché populaire. Ils vivent dans une minuscule petite chambre peuplée de rats, sans cuisine ni salle de bains. Les murs sont décorés de posters de mannequins féminins. Sur leur balcon étroit, ils ont posé un réchaud (malgré les remontrances du patron de l'hôtel qui refuse qu'on cuisine dans les chambres). L'hôtel ne possède pas d'ascenseur, ce qui empêche Armen, cloué dans son fauteuil roulant, de sortir quand il le désire. Contrairement à sa femme et à son fils, Samvel bénéficie de la CMU (Couverture maladie universelle). C'est un gros problème pour la famille qu'Armen, qui est handicapé, n'y ait pas droit. La situation est quelque peu absurde : il ne peut pas bénéficier de la CMU car il n'a pas de RIB (Relevé d'identité bancaire), or il ne possède pas de RIB parce qu'il est handicapé ... Beaucoup de temps et d'énergie sont perdus à essayer de démêler cette situation. A force de s'inquiéter, Anik a frôlé la dépression nerveuse. Elle est maintenant sous antidépresseurs. Samvel fait tout ce qu'il peut pour que sa femme et son fils gardent le moral, ne s'effondrent pas. Il ne cesse de transpirer quand il parle. Ils ont déjà eu un rendez-vous avec L'OFPPRA et attendent la réponse à leur demande de droit d'asile. Ils se sentent emprisonnés, ayant l'impression de vivre dans un ballon que les autres balancent de droite à gauche. Leur fils, au contraire, a l'impression d'être libre en France, libre comme il ne l'a jamais été auparavant. Or, pour ses parents c'est le plus important...

Kristina et sa petite fille Anna attendent... deux choses. Kristina jure qu'elle ne quittera plus jamais la France, que c'est sa dernière destination. Quels que soient les obstacles qui se mettent en travers de son chemin, elle les surmontera sans peur. Toute sa vie, elle a été une immigrée (de l'Azerbaïdjan vers la Géorgie, de Min Vody vers Perm). Elle pense maintenant que la France est l'endroit où elle veut que ses enfants grandissent. Ils ont tous appris la langue, tandis que la convocation se fait toujours attendre. Tandis que Kristina raconte sa volonté de s'en sortir, Anna attend son père. Elle n'a que 10 ans et depuis ses 5 ans, elle n'a pas vu son père. 5 années sans ce père qu'elle n'a jamais cessé d'attendre, rêvant qu'il lui prenne la main et l'emmène à l'école. Elle en rêve. Elle vit dans l'angoisse et dans la fragilité avec cette question permanente : "pourquoi ne vient-il pas ?".

Ce seront-là quelques uns des personnages de « Ceux du rivage ». Ils errent dans des limbes.

Les limbes sont, dans la mythologie grecque et latine d'abord, dans la religion chrétienne ensuite, un lieu où les âmes des morts sont condamnés à attendre. Pour une raison ou une autre (ils n'ont pas été baptisés, leur corps n'a pas été enterré), elles sont dans l'impossibilité de rejoindre le séjour auquel elles aspirent et dans lequel elles trouveraient le repos. Mon film sera un voyage intime dans les limbes et l'entre-deux de l'attente : attente d'une nouvelle vie, attente d'un nouveau pays, attente d'un nouveau statut. « Ceux du rivage » est un film sur un état, l'état de personnes qui sont entre deux points. Ce film brosera le portrait poétique d'un espace : un espace où des êtres – des âmes – transitent entre deux lieux. Un espace où des êtres – des âmes – n'ont pas d'existence définie et sont comme en attente d'exister. Ce ne sera nullement une enquête sur les raisons de leur présence en France (ni sur les moyens par lesquels ils sont arrivés).



Noir et blanc

En marchant dans les rues de Marseille, j'ai été saisie par les contrastes de lumière. Ici pas de clair –obscur : les immeubles, les passants, se tiennent soit dans l'ombre soit dans la lumière. Je parcourus différents quartiers (Belzunce, La Belle de mai, etc) afin de vérifier cette impression et, partout, j'étais frappée par la manière inédite dont l'espace se divisait en zones noires et blanches. En traversant la ville, je me rendis compte que ces jeux de lumière entraient en résonance avec la situation de mes personnages. En effet, quand on vit dans un entre-deux continu, le monde paraît noir et blanc. C'est qu'il n'y a, dans l'existence de mes personnages, pas de palette de choix et de possibilités, pas de couleurs.

J'ai donc choisi, afin de donner une texture visuelle à l'entre-deux dans lequel vivent mes personnages, de tourner dans un noir et blanc très contrasté. Ce choix visuel exprimera le caractère vague et indécis de leur existence.

Surimpressions

Pour accentuer l'impression d'entre-deux, je ferai parfois usage de la surimpression car ce procédé visuel permet d'être dans deux endroits à la fois. Ainsi, parfois, on verra mes personnages, qu'ils parlent ou qu'ils s'adonnent à leurs activités quotidiennes, se confondre à l'image avec les paysages.

Avec trois types de paysages :

- 1) Des plans tournés en Arménie, des images qui montrent les rues et les villages désertés qu'évoquent mes protagonistes.
- 2) Des plans de la mer car la mer est une métaphore du voyage, une image à la fois du chemin

que ces hommes et ces femmes ont fait pour venir jusqu'ici et de celui qu'il leur reste à parcourir avant de trouver un séjour. De plus, la mer, en raison de sa texture mouvante, exprime le mouvement d'oscillation, le flux et le reflux, dans lequel est prise l'existence de mes personnages.

Marseille, un corps en construction

Marseille se construit et change constamment, dans un processus continu. Chaque fois que je vais là-bas, je filme presque sans m'arrêter. Quand je regarde la ville à travers mon objectif, je suis frappée de voir que les chantiers se multiplient partout, presque au hasard. Je marche dans les rues, en entendant les méditations des personnes que j'ai rencontrées sur leur corps qui se dégrade et se reconstruit dans le temps de cette attente : tout comme des chapes de ciments ou des fils de fer. Je voudrais établir un parallèle entre le corps humain et l'espace qu'ils habitent. Concrètement : comment, dans cet espace en perpétuel changement définissent-ils leur propre corps ?



Au bord de la mer bleue

Mes personnages – comme les âmes des morts dans Homère et dans Virgile – sont sur un rivage où ils attendent d'embarquer pour leur véritable séjour. C'est pourquoi j'irai avec eux au bord de la mer. Là, je les regarderai. Là, ma caméra sera moins fixe que dans les autres situations, plus mouvante. Je les laisserai s'approprier l'espace. Je les suivrai, je les accompagnerai, me laissant guider par leurs déplacements, leurs gestes, leurs regards. Les plans où mes personnages se tiennent au bord de la mer constitueront un motif visuel et narratif qui reviendra régulièrement dans le film. Ce seront comme des respirations, des ponctuations, des rimes.

